

TEMPERATURE

Du 27 mars 1903.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (60, 72, 74, 72).

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 27 mars. Indications pour la Louisiane: Temps averse et plus froid samedi; beau temps dimanche; vents frais du nord-ouest.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Les Gants du Comédien. L'Écrivain. Comment doit-on manger? Fourchette et couteau. Le Cimétière. A une femme, poésie. Le Colzaire d'Agnes, feuilleton du dimanche. Mondanités, chifon. L'Actualité, etc., etc.

LA RENOMMÉE

DE LA Nouvelle-Orléans AU LOIN.

Depuis quelque temps, la Nouvelle-Orléans a reçu de bien nombreuses visites d'associations, de conventions de tous genres, politiques, économiques, sociales et même artistiques, dont le succès jusqu'ici lui fait le plus grand honneur; mais cet avantage, ce privilège, elle en est redevable spécialement à la nature, aux douceurs exceptionnelles de son climat.

C'est là un fait incontestable dont nous n'avons pas à nous vanter outre mesure, puisque le mérite ne nous en revient pas. Cet heureux mouvement ne s'est pas ralenti jusqu'à présent. Reste à savoir s'il sera durable, si nous ne le laisserons pas refroidir, s'éteindre peu à peu livrés le temps et l'embar dans l'impudence et l'oubli. C'est là précisément ce qui préoccupe actuellement, parmi nous, les esprits sages, prévoyants qui ne se laissent pas éblouir par l'éclat du présent et ont souci de notre avenir. Ils se demandent avec anxiété si nous saurons conserver la popularité dont nous jouissons pour le moment et ce que l'on pense de nous à bas au fond de l'Ouest et du Nord.

Les esprits superficiels se contentent volontiers des compliments que nous adressent complaisamment les étrangers, quand ils sont chez nous, et dont ils sont si prodigieux. C'est là une erreur, fâcheuse, qui peut nous porter malheur. Nous aurions grand tort de prendre ces éloges pour de l'argent comptant. Les hommes du Nord et de l'Ouest n'ignorent pas les règles les plus élémentaires de la politesse.

Tant qu'ils habitent parmi nous et qu'ils jouissent de notre hospitalité, ils se gardent bien de critiquer ce qu'ils voient et entendent. C'est chez eux, lorsqu'ils se re-

L'esprit industriel du Sud.

Nous annonçons, hier, ici même, la réunion d'une grande Convention des Etats du Sud qui produisent maintenant ou ont produit dans le passé la canne à sucre, en vue de relever cette industrie trop négligée et presqu'abandonnée en oubli depuis près d'un demi-siècle. On ne saurait assez encourager et protéger un pareil mouvement, à l'heure qu'il est, alors que les populations du Nord et de l'Ouest, après avoir fécondé les régions où elles s'établissent, songent à émigrer vers le Sud pour y chercher la fortune qui semble les abandonner là où elles sont installées. C'est avec raison qu'elles ont dans ce but fait choix de nos Etats de l'extrême Sud qui sont encore peu peuplés et où peuvent se développer des industries nouvelles capables de nous rendre plus riches agricoles. On s'est étonné des progrès que nous avons faits depuis une vingtaine d'années et on les a beaucoup vantés. Jamais nous n'avons autant mérité qu'aujourd'hui les éloges que l'on nous adresse à ce sujet. Pour le prouver, il nous suffit de citer la convention que l'on vient de convoquer à Macon. Impossible de voir plus juste, de faire un meilleur choix et d'agir avec plus d'adresse.

BULLETIN DE LA STATION EXPERIMENTALE D'AUDUBON.

Nous venons de recevoir du Dr W. C. Stubbs, directeur et chimiste de la Station expérimentale d'Agriculture de l'Université de la Louisiane, établie depuis longues années au Parc Audubon, un bien intéressant et bien instructif document. C'est le bulletin annuel des travaux, des expériences de toute sorte qui se sont accomplis dans cette Station durant l'année 1902. C'est un travail énorme de plus de 200 pages qui comprend toutes les opérations qui ont eu lieu à cette Station, surtout en ce qui concerne les engrais.

Toutes les informations de quelque importance se trouvent accumulées dans cette brochure, et parfaitement classées par ordre de date comme par ordre de districts et de communautés agricoles et commerciales.

Il n'est pas un seul agriculteur qui, ayant recours à la station pour une expérience quelconque, n'y voit pas son nom inscrit, avec tous les détails nécessaires sur le genre d'exploitation à laquelle il s'est livré et sur la nature des engrais qu'il a employés. Tous les échantillons envoyés et travaillés à la Station sont enregistrés avec un soin; de telle sorte qu'il n'y a pas de travail d'essai, d'expérience qui échappe au lecteur et que l'agriculteur ou l'industriel qui parcourt ce travail est parfaitement au courant des travaux et des réformes qui se sont accomplis sous l'influence de la Station, durant l'année.

La Station a rendu d'immenses services à nos agriculteurs, bien qu'elle n'y soit pas forcée par la loi; mais elle en a été amplement récompensée par la renommée et la popularité dont elle jouit ici et ailleurs. Nous engageons vivement nos lecteurs de la campagne à prendre sérieusement connaissance de ce travail qui sera profitable et utile pour notre Etat.

Quelques souvenirs du fils GAVARNI SUR SON PERE.

La matinée à Paris en l'honneur de Gavarni, c'est-à-dire au bénéfice du monument qu'on se propose de lui élever, n'a pu avoir lieu. Elle a été remise en avril. Comme je faisais visite récemment au peintre Gérard, que j'ai trouvé en train de travailler, de la meilleure humeur du monde, dans son vaste et clair atelier du boulevard de Clichy, écrit M. Joseph Gallier, l'illustre artiste, après m'avoir mis au courant des démarches du comité Gavarni, qui lui préside, m'a conseillé d'aller chez son voisin, le fils de Gavarni: "Il n'a peut-être pas de vous raconter des particularités intéressantes sur son père". Le conseil était bon. Le fils Gavarni a cinquante ans passés. Avec ses cheveux blancs taillés "en brosse" et sa moustache noire, on dirait d'un officier de cavalerie. Ils ne sont que les arts; il manie l'épée et le pinceau. Quand je suis entré dans son atelier, il me faisait une statuette équestre. La présentation par écrit de Germaine m'a valu l'accueil le plus aimable. Et, sans de longs préambules, le fils de Gavarni, m'a parlé de son père. On a beaucoup écrit de mon père: portraits, anecdotes, biographies, rien ne manque à sa gloire. Malheureusement, de nombreuses erreurs, des erreurs tantôt altérées sous l'histoire et sa physionomie, il s'est créé ainsi des légendes que je ne serais pas fâché de dissiper. Tout d'abord, sur son nom de Gavarni, il court une explication amusante mais inexacte. On va répétant qu'un employé du Salon du nom de Lambert, ayant reçu un envoi de mon père, un tableau qui représentait un paysage des Pyrénées, fut dans un coin de la table le nom de Gavarni qu'il prit pour un nom d'homme. C'est ainsi que le peintre Chevalier—c'est le nom de mon père, notre nom de famille—aurait été baptisé de piquant façon. Cette histoire renouvelée des Grecs—le fameux cirque joue le rôle de Pirée—n'a rien d'authentique. Mon père, fils d'un modeste marchand de vin, a reçu une instruction scientifique. Il suit les cours d'une école professionnelle et apprend le dessin des machines. Ses premiers croquis sont d'une précision remarquable. Quand il a terminé ses études, sa famille l'envoie chez des parents dans les Pyrénées. Il séjourne longtemps dans le Midi: sa passion c'est de croquer les paysages et les costumes pittoresques des indigènes. A cette époque, il y avait encore en France, dans les provinces, des costumes variés, bariolés, que les artistes aimaient à représenter, le crayon ou le pinceau à la main. Le cirque de Gavarni et ses environs attiraient et retenaient mon père; et voilà pour quoi il a choisi le pseudonyme qu'il a rendu célèbre. Ces études, ces dessins de types et de costumes locaux l'ont préparé merveilleusement à la première manière qu'il adopta dès son retour à Paris. En effet, il collabora d'abord à la "Mode" de Girardin—et s'achemina ainsi tout naturellement vers les Bals Masqués qui consacrent définitivement sa renommée. Entre temps il se plait à errer dans les solitudes de Montmartre pour y prendre les paysages d'une nature incolore: cette partie de Paris n'était, en ce temps là, qu'un coin très agréable, le commencement de la campagne parisienne. Toutes les œuvres de début de mon père portent la marque de son éducation scientifique: il traite le paysage avec une minutie, une fidélité incroyables; aucun détail n'est omis; s'il représente un arbre, il en dessine chaque feuille. Je me propose de faire prochainement une exposition complète de ses croquis, de ses lithographies, de ses aquarelles; on y verra, dans l'ordre chronologique, les progrès de son talent. Je possède des pièces inédites que les amateurs d'art sauront, je crois, apprécier. Mon père, à ses débuts, travaillait lentement. Il n'était pas très bien doué et paraissait n'avoir pas grande facilité. Il réfléchissait beaucoup avant de prendre son crayon et l'exécution de son sujet n'avancait pas rapidement. chose curieuse! Ce caricaturiste n'a jamais produit de caricature, on si vous voulez, n'a donné que quelques caricatures. Daumier, lui, était un véritable caricaturiste. Mon père doit être surtout regardé comme un peintre de mœurs.

NAPOLÉON.

Un fragment des Mémoires du général-major russe de Lovénstein, qui prit du service comme volontaire dans les armées de Napoléon: "J'allai à Schœnbrunn et j'assistai à une grande revue qui eut lieu dans la cour du château de Napoléon, en présence de toute sa maison et du grand état-major. Je vis enfin cet homme extraordinaire, et j'avoue qu'il ne fit point sur moi l'impression que j'avais cru éprouver en l'approchant. "Sa figure m'était connue par des portraits très ressemblants, que j'avais eu l'occasion de voir; mais je lui trouvais plus d'un bon point qu'on ne lui en donne ordinairement dans ces portraits. "Sa démarche est peu gracieuse, son maintien manque de dignité. "Tel que je le vis, il était dans un mouvement continu, ne restant pas une minute en place, parlant très peu, priant beaucoup de tabac et agité par une impatience visible, rapprochant bientôt les mains sur le dos et les croisant; bientôt après sur la poitrine. "Tantôt pour imiter le grand Frédéric, ou encore une suite de son impatience; mais je le vis souvent prendre du tabac dans sa poche, sans se donner le temps de se servir de sa boîte. "La foule, aux parades, fut immense, et on s'approchait de Napoléon de très près. Aucune précaution visible ne paraissait être prise pour sa sûreté personnelle. "En quittant la revue, il salua tout le monde et gravit avec une rapidité étonnante le grand escalier du château, toujours en montant deux ou trois marches à la fois, de sorte que sa suite avait peine à le suivre."

Man père reste quatre ans à Londres; il s'en échappe quelque temps pour visiter l'Ecosse, dont il admire et dessine les costumes. Enfin ma mère et toute la famille ayant désintéressé les créanciers de Gavarni, mon père revint à Paris qu'il ne quitta plus. Vous avez remarqué que la plupart des œuvres de mon père sont traitées avec un fini et une perfection dans l'exécution vraiment remarquables. C'est qu'il se servait de la lithographie, procédé unique pour mettre en valeur les moindres nuances, rendre les velours, les soies des costumes. Aujourd'hui on travaille plus rapidement, plus scientifiquement; le "gillotage" se permet pas d'obtenir les anciens résultats. Mon père n'a jamais été un bohème à la manière des artistes de Montmartre. Il se "tenait", et notamment après son voyage à Londres, il gardait une réserve de gentleman poli mais un peu distant. Non pas Dieu merci, qu'il se soit jamais montré misanthrope, comme le prétendent à tort les Goncourt. Mais on n'avait pas la tentation, en lui parlant de lui taper sur le ventre. Grand, mince, les cheveux châtains, tirant un peu sur le roux, son air de distinction en imposait. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir pour amis quelques joyeux bohémes: Constantin Guiz, Lorenz,

THEATRES. THEATRE CRECENT.

An Crescent les ministres de W. West se font bruyamment applaudir tous les soirs. Dimanche soir changement de spectacle: "The Irish Paw Broker", auxquels nous prédisons un brillant succès.

Un peu au pauvre abandonné, d'avoir pour ainsi dire accaparé son Paul. Depuis que les deux jeunes gens s'étaient liés, le musicien avait parfois délaissé sa mère et aussi Mme de Sommerense. Sa vie se trouvant plus remplie par l'amitié, par l'habitude de la présence de Pierre, il avait moins pensé à venir voir les deux femmes; à manifester à l'une sa tendresse filiale, à porter à l'autre les marques de sa respectueuse reconnaissance. Ensuite, Berthe Daroc, en mère jalouse de vouloir le bonheur de son enfant unique, du seul être qu'elle aimât vraiment avec tout son cœur, n'avait pas vu sans dépit la marquise prendre Pierre sous sa généreuse protection. Elle n'aurait pas voulu que cet appui fût également accordé à l'ami de son fils, que les générosités de Mme de Sommerense se partageassent entre les deux jeunes gens. Et, sous l'empire de ces pensées mauvaises, elle n'avait pas craint de desservir le pauvre Pierre aux yeux de sa maltresse, sans bien se rendre compte de ce qu'il y avait de lâcheté féminine dans cette vilaine action. L'amour maternel, comme les autres amours, est avengé; il procède du plus pur égoïsme, dont il est souvent l'expression sublimé. Après être restée silencieuse

GRAND OPERA HOUSE.

"Slaves in Russia" est sans contredit un des drames les plus saisissants que l'on puisse imaginer. Assés tous les amateurs de pièces à émotions remplissent-ils cette semaine, la salle du Grand Opera House. En répétition: "Under Sealed Orders", qui passe dimanche soir.

THEATRE TULANE.

Le divertissement intitulé "The Rogers Brothers in Harvard" obtient bien des succès cette semaine, et fait bien des salles comblées. Il doit tout cela en grande partie au luxe de mise en scène qu'on y a apporté. M. Klaw et Erlanger. Aussi, cette série de représentations se termine-t-elle plus brillamment qu'elle n'a commencé, au milieu des bravos de la salle. Lundi prochain, première de "Miss Lulu Varden", avec la piquante Miss Lulu Glaaser dans le rôle principal.

ST. CHARLES ORPHEUM.

A l'Orpheum, spectacle varié comme à l'ordinaire, avec La Fleur, les chiens de Gillett, Kartelli, et autres artistes de la danse, du chant, de la comédie et de l'acrobatie. Matinées tous les jours.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Un cul-de-jatte se trouvant sur sa planche à roulettes s'arrête devant un restaurant à la mode. Un monsieur lui jette une pièce de cinquante centimes, qui roule à terre. Le pauvre diable riche de deux yeux, mais ne trouve rien. Alors le monsieur, lui montrant du doigt la pièce: —Là... à vos pieds.

Feuilleton

DE LA Abeille de la N. O.

No. 33. Commencé le 18 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

DEUXIEME PARTIE

DOUCES PROMESSES.

Suite.

Comment, Carmen avait parlé de lui? Je suis flatté, balbutia-t-il. Et très longuement il regarda de Landrec, tandis que celui-ci

disait: Pair souriant d'abord: —Moi aussi, monsieur Daroc, très heureux de vous connaître; j'ai toujours eu un faible pour les artistes!

Vous avez du talent, parait-il, si je m'en rapporte à l'opinion flatteuse de Mlle de Mendoza.

Et comme Paul, gêné par ses compliments, esquissait un sourire de politesse, il continua: —J'espère que nous nous reverrons, monsieur.

L'accent dont fut prononcée la fin de cette phrase frappa le musicien. Il crut y percevoir comme une expression d'ironie agressive.

Pourtant il ne répondit pas, se contentant d'adresser aux deux hommes un salut cérémonieux, tout en reprenant sa marche.

—Bizarre! murmura de Mendoza, très étonné de ce départ brusque.

—Oui, un drôle de type; il manque d'éducation, et même de sang froid.

—S'il savait qui je suis réellement?... murmura don José pour lui seul, il en aurait encore moins.

Pauvre garçon!... Pourquoi se trouve-t-il sur notre route?... Ces derniers mots s'achevèrent dans une sorte de serrement de lèvres, absolument incompatible avec l'état d'âme habituel du soi-disant Américain.

C'est qu'il n'avait pu se défendre de cette arrière pensée égoïste, j'allais tout à coup des professeurs intimes de son être.

—Cet homme est mon fils! Qui, son fils délaissé, volontairement ignoré.

La vie a de ces ornements pour les innocents!... D'un effort de volonté, don José chassa cette impression étrange, et toute nouvelle, gênante pour sa conscience.

Puis, se tournant vers de Landrec, il demanda: —Eh bien! vous voilà satisfait, j'espère?

Vous voulez connaître ce terrible concurrent, ce rival redouté, distingué par Carmen, vous êtes servi à point, n'est-ce pas?

—Parfaitement, je suis on ne peut plus satisfait.

Et je vous jure l'avoir suffisamment regardé pour le reconnaître entre mille.

—Je vous crois!

—Ne vous y fiez pas, ces timides là sont souvent tenaces. —On verra; vous savez ce que je vous ai dit, s'il est trop gênant, l'aviserai.

Et remontant dans son coupé, derrière de Landrec déjà installé, il jeta cet ordre à son cocher: —Rue Lafayette, à la banque!

L'équipage s'ébranla, déposant cinq minutes plus tard les deux associés devant l'immeuble où se trouvaient situés leurs bureaux.

Pendant ce temps, Paul Daroc avait continué sa route, et il arrivait bientôt à l'hôtel de Sommerense.

La marquise étant sortie de bonne heure, Berthe Daroc, inoccupée, se trouva plus à l'aise pour recevoir son fils et causer avec lui.

Depuis son retour d'Italie, elle avait constaté, avec ce regard et cette précision du cœur maternel qui ne trompent jamais, la tristesse de son enfant.

Et, déjà, elle s'en était affectée. Ce matin-là, surtout, elle fut frappée par l'expression d'accablement que Paul ne parvenait pas à dissimuler.

—Qu'est-ce donc, mon Paul? lui demanda-t-elle anxieuse.

—Oh! toujours la même chose. Et puisque tu le sais, ma chère mère, à quoi bon t'ennuyer avec des répétitions inutiles!

—Oui, toujours cette Carmen, n'est-ce pas? Pourquoi poursuivre cette chimère?

—Ah! tiens, sans la connaître encore, je vais la détester cette femme qui me prend le cœur de mon enfant.

Car, je le sçavois, je le sens, tu l'aimes à ce point que tu t'oublies, moi, ta mère!

Toutes tes pensées sont à elle maintenant, et dans ton cœur sa place diminue à mesure que la sienne grandit.

—Oh! se récria le jeune homme, ne crois pas cela, mère!

—Oui, j'aime profondément Carmen, je souffre de ne pas la voir, mais mon affection pour toi n'a pas diminué.

Cependant, je suis très malheureux et, devant toi, mère chérie, je n'ai pas besoin de dissimuler.

Un contraire, je viens poiser dans ta tendresse, la consolation, la force de lutter contre cet amour impossible.

—Oui, impossible, mon pauvre enfant, et tu devrais sagement et renoncer dès maintenant.

—Ah! si je le pouvais! Mais ma raison est impuissante, les battements de mon cœur m'empêchent de l'entendre.

—Pour quel motif?

—Il allègue de sa dignité, de la discrétion qu'il veut garder vis-à-vis de moi, il a peur d'abuser de mon amitié, de me gêner enfin, et il se retire.

C'est un premier pas dans la voie d'une séparation qui peut s'accroître très vite.

Berthe Daroc avait écouté les plaintes de son fils, sans que sa physionomie trahît une seule impression.

Cependant, en soi, elle ne réjouissait du départ de Pierre pour deux raisons, en vérité fort égoïstes, mais bien humaines.

Tout d'abord, elle en voulait

un peu au pauvre abandonné, d'avoir pour ainsi dire accaparé son Paul.

Depuis que les deux jeunes gens s'étaient liés, le musicien avait parfois délaissé sa mère et aussi Mme de Sommerense.

Sa vie se trouvant plus remplie par l'amitié, par l'habitude de la présence de Pierre, il avait moins pensé à venir voir les deux femmes; à manifester à l'une sa tendresse filiale, à porter à l'autre les marques de sa respectueuse reconnaissance.

Ensuite, Berthe Daroc, en mère jalouse de vouloir le bonheur de son enfant unique, du seul être qu'elle aimât vraiment avec tout son cœur, n'avait pas vu sans dépit la marquise prendre Pierre sous sa généreuse protection.

Elle n'aurait pas voulu que cet appui fût également accordé à l'ami de son fils, que les générosités de Mme de Sommerense se partageassent entre les deux jeunes gens.

Et, sous l'empire de ces pensées mauvaises, elle n'avait pas craint de desservir le pauvre Pierre aux yeux de sa maltresse, sans bien se rendre compte de ce qu'il y avait de lâcheté féminine dans cette vilaine action.

L'amour maternel, comme les autres amours, est avengé; il procède du plus pur égoïsme, dont il est souvent l'expression sublimé.

Après être restée silencieuse